

King Kongs Töchter

(wey) - Drei Altenpflegerinnen ermorden ihre Patienten, um ihrer alltäglichen Langeweile zu entkommen.

"King Kongs Töchter" von Theresia Walser,

löste einen Skandal und einen Sturm der Begeisterung im deutschsprachigen Raum aus. Am vergangenen Mittwoch hatte das Stück Premiere in Luxemburg als Koproduktion zwischen dem Kapuzinertheater und dem Theater Trier. Leider wurde in der Inszenierung von Andreas Baesler nicht deutlich, welche Geschichte er erzählen wollte: eine von alten Menschen und ihrer Gebrechlichkeit, von Euthanasie, von Sex im Alter, von durchgeknallten Krankenschwestern, ...? Heraus kam ein Durcheinander von Themen. Eins war die Inszenierung aber auf jeden Fall: schrill. Misslungene Effekthascherei und krampfhaftes Tempomachen vergewaltigten aber den Text von Theresia Walser. Schade, die teilweise exzellenten schauspielerischen Leistungen konnten leider nichts mehr wett machen.

"King Kongs Töchter", am 24., 26. und 28. März im Kapuzinertheater, 20 Uhr. Tel.: 22 06 45. Im April wird das Stück im Theater Trier aufgeführt.

Poesie & Didjeridoo

(wey) - Zu einem lyrisch-musikalischen Abend im "Ratelach" in der Escher Kulturfabrik lädt Jean Portante zusammen mit einer Reihe junger, begabter Musiker sein Publikum am Freitag, den 23. März ein. Ihr großes Improvisationstalent bewiesen Lex Gillen (Didjeridoo), Fränz Hausemer (Keyboard), Jorsch Kass (Percussions und Flöte) und Liz Berg (Cello) schon vergangene Woche im Café "Inouï" in Redange, als sie durch musikalische Einlagen verschiedenster Stilrichtungen die mit Naturmetaphern angereicherte Lyrik von Jean Portante begleiteten. Nach seinem erfolgreichen Auftritt mit den "Chief Mart's" im Melusina ist dies bereits das zweite Projekt, das Jean Portante mit jungen Musikern auf die Beine stellt. Wer Lust hat, eine neue, kreative Verbindung von Musik und Poesie zu entdecken, sollte sich den Freitagabend im "Ratelach" unter dem Titel "Jean Portante meets Luma Luma" nicht entgehen lassen.

Beginn 20.30 Uhr, Eintritt: 200 LUF, Tel.: 55 88 26.

wwwelcome goodbye

(RK) - "wwwelcome chez luxsite, votre plate-forme Internet 100% luxembourgeoise", annonce le dépliant publicitaire. Sur la page d'entrée, on nous exhorte: "be curious!"

Puis en partant à la recherche des dernières nouvelles, vous avez une chance de tomber sur la seule rubrique 100 pour cent luxembourgeoise - du moins de par la langue. Là vous apprenez des choses du genre: "Schëffshavarie: No un der spuene-scher Küst as en Schëff accidentéiert an ënnergaangen."

Le site est complètement tributaire de ses partenaires externes: la météo y est indiquée en anglais et la plupart des "news" consistent à vous renvoyer sur la page d'entrée des divers journaux luxembourgeois. La navigation est passablement structurée, mais lente - car partout on est abreuvé de pub. Plus grave, certaines rubriques sont vides, comme les pharmacies de garde, ou périmées, comme le programme de cinéma. C'est dommage, car la structure du site est tout à fait moderne. Mais le résultat est à 90 pour cent mauvais.

www.luxsite.lu

SALON DU LIVRE ET DES CULTURES

"Je ne savais pas que ma langue était petite" *

Une brève chronique des interventions lors du débat autour du sujet "Littérature et migration" du samedi dernier à la Halle Victor Hugo.

Tout écrivain est, par définition, un migrant, qui doit quitter la langue orale pour passer à la langue écrite. Or, comment les écrivains perçoivent-ils le rapport entre littérature et migration? Quel est le "bon" choix, à savoir, écrire dans sa langue maternelle ou en adopter une autre? Écrire dans une autre langue, acte d'intégration ou de résistance? De quoi parlent-ils et à qui s'adressent-ils, les écrivains qui résident hors de leur pays?

Antonio Perotti, d'origine italienne, qui a vécu pendant longtemps à Paris, où il dirigeait une revue portant sur les migrations, a souligné l'importance du rôle de la population d'origine

étrangère dans le développement de la littérature, notamment scientifique. Mohamed Magani, né à Alger, a vécu entre 1995 et 1999 à Berlin, ville refuge. Il considère qu'il est exilé dans la langue, "puisque j'écris en français, qui n'est pas ma langue maternelle. L'exil à Berlin a été le combat le plus dur de ma vie: j'ai dû me battre pour que l'on me reconnaisse comme écrivain et non comme islamologue, journaliste, algérieniste, essayiste, politologue. Pour un écrivain le pire des exils est celui hors de la littérature. Avec Albert Camus, je dis 'Nous savons qui nous sommes'." De son côté, Isabel Barreno, originaire du Portugal, très active pendant la période de la révolution des oeillets, résidant à Paris depuis quatre ans, a axé son discours sur un triple volet: la migration de l'écrivain, la migration que représente l'acte même d'écrire et la migration de l'oeuvre littéraire: la traduction.

"Chacun entre nous se communique à partir de sa carte intérieure du monde et là le rôle de la langue maternelle est très important. J'ai essayé d'écrire en français, mais je n'ai jamais réussi. Je pour-

rais le faire, mais ce serait quel'un d'autre qui écrirait". Leonardo Zanier se définit comme un écrivain en langue frioulane et non comme écrivain frioulan. Il réside à Zurich et, pour lui, l'écriture se base sur l'expérience individuelle, bien au delà des notions d'identité, de racine et d'ethnie. "Racines? On n'est pas des arbres, on a des souvenirs, des cultures, du vécu, des connaissances! Identité? Mon identité, c'est mon histoire, et elle n'est comparable à aucune autre. Quand je vais dans mon village natal, je ne suis pas sûr que ceux qui y sont se portent mieux que moi. Comme disait mon traducteur en allemand: 'Tout est étranger comme à la maison'." Pour Heleno Saña, né à Barcelone et résidant en Allemagne depuis 1959, s'il est vrai que, "La langue est la maison de l'être" comme l'écrivain Martin Heidegger, l'écrivain a deux êtres. Les débuts ont été difficiles. "La langue allemande est très compliquée pour l'espagnol que je suis. Or, j'ai eu besoin de m'exprimer en allemand pour me défendre d'un milieu culturellement et humainement antagonique. Écrire en allemand était un acte de résistance ... L'écrivain, comme tout intellectuel, doit être conscient de son privilège et assumer sa responsabilité vis-à-vis de ceux dont la voix n'est pas écoutée".

Paca Rimbau Hernández

* citation de Leonardo Zanier lors du festival



Photo: Bruno Baltzer

FILMFESTIVAL BELGE

Fantastico!

Bruxelles est-elle une capitale culturelle? Ce n'est pas dans les domaines de la culture mainstream que la ville excelle, mais bien dans le bizarre et l'original.

Comme chaque année, après un hiver de festivals en tout genre à Bruxelles, de l'amour à celui du dessin animé en passant par le festival homosexuel et lesbien, la saison se clôture par le plus potache de tous: le Belgian International of fantasia films, dont le surnom Biff, qui n'est pas sans rappeler bifteck!

C'est que de la viande, si possible bien saignante, que l'on a l'habitude d'apercevoir en cette période printanière, au P 44 (Passage 44, le fief du Biff), cuisinée à toutes les sauces et pas toujours bien assaisonnée. Autrement dit, on a droit à du nanar comme à du tout bon cinéma fantastique.

Comme le rappellent souvent les organisateurs, le genre fantastique ne se limite pas qu'aux films d'horreur de série B; on peut également y inclure la science fiction et le thriller, deux volets du genre qui attirent nettement plus de monde que le gore

ou l'horreur, toujours marginaux malgré quelques percées grand public. Le but avoué du festival est de sortir le plus possible le genre fantastique du ghetto dans lequel les trop nombreuses petites productions mal distribuées tendent à le maintenir inexorablement. Malgré son prétendu label de qualité, le Biff ne serait pas ce qu'il est sans quelques morceaux de série C, propres à faire hurler la salle de rire. La palme du nanar, vedette et moyens à l'affiche, reviendra sûrement à "Bless the child" de Chuck Russell avec Kim Basinger. Un film du réalisateur du déjà peu prometteur "Effaceur" - à effacer bien vite de la liste des classiques dont il s'inspire, sans jamais les égaler.

En réalité, le charme de ce festival ne réside pas seulement dans sa programmation mais bien dans ses côtés. C'est le rendez-vous people de l'année, le must du mauvais goût et du maquillage trash, une galerie de monstres déguisés en humains, déambulant dans les allées du P 44. Quel régal pour les yeux, toutes ces "Adams familles" se rendant joyeusement au cinéma. Une fois dans la salle, on s'attend à garder les yeux rivés sur

l'écran. Mais non, le spectacle est partout et plus le film est mauvais, plus on se marre. Il est nettement plus drôle de regarder un navet au Biff que de se le farcir un samedi soir devant sa vidéo!

Bien sûr, il n'y a pas que du folklore au festival du film fantastique. Certains films y sont très attendus, notamment "The gift" de Sam Raimi, légendaire réalisateur de "Evil dead". Entouré d'acteurs du calibre de Cate Blanchett et Keanu Reeves, Raimi nous sert du fantastique de bonne facture aux ficelles discrètes, un retour réussi qu'il avait déjà amorcé avec "Un plan simple". Autre événement phare de la quinzaine, "Bruiser" de George Romero, le réalisateur de "La nuit des morts vivants".

Au total cette année, 80 longs métrages sélectionnés: trois sélections officielles, l'une internationale, et les deux autres, européennes de courts et longs métrages respectivement. Qu'importe le gagnant du corbeau d'or, cette année encore, le public se sera régalé.

Séverine Rossewy

BIFF, jusqu'au 24 mars au Passage 44 à Bruxelles

VIRGINIA WOOLF (1882-1941):

Das "Schwirren der Flügel im Kopf"



Virginia Woolf in Garsington, 1923

(Foto: Hogarth Press)

Virginia Woolf verarbeitete in ihren Werken viel Autobiografisches, doch aus ihrem Seelenleid fand sie keinen Ausweg: Vor 60 Jahren "ließ sie sich ertrinken".

Der 28. März 1941 war ein kalter und sonnenklarer Frühlingstag. Virginia Woolf geht durch den Garten ihres Hauses in Rodmell hinaus zum nahen Strom. "Der Fluss führte viel Wasser, und die Strömung war reißennd (...). Sie hob einen großen Stein vom Ufer auf, steckte ihn in die Tasche, ließ den Stock los und ging oder sprang in den Fluss. Sie konnte schwimmen, aber sie ließ sich ertrinken", lautet einer der letzten Sätze aus Hermione Lees magistraler Biografie über die englische Schriftstellerin.

Die Selbstmörderin, die Schizophrenen, die sexuell Missbrauchte, die Selbstsüchtige: Bei Virginia Woolf reihen sich die Klischeevorstellungen aneinander. Ein ganz großes Verdienst von Hermione Lees Biografie liegt darin, dass sie Woolf ihre eigene Stimme zurückgibt, den autobio-

grafischen Bezügen in Woolfs Werk zu ihrem Leben nachgeht und so ein vielschichtiges Porträt entwirft, wie es Woolf selbst hätte zeichnen können. Der viel interpretierte sexuelle Missbrauch durch den Stiefbruder ist ein Beispiel dafür, wie Lee versucht, Woolfs Blick auf ihr eigenes Leben zu reflektieren. Es sei zwar unmöglich, festzustellen, ob diese "Übergriffe" gegen das "kleine Mädchen Virginia in den Wahnsinn getrieben haben. Doch Virginia Woolf selbst hat geglaubt, dass das, was ihr angetan worden war, grossen Schaden anrichtet hat," schreibt Lee.

Woolfs Kindheit ist ambivalent, die Atmosphäre intellektuell anreichernd, aber seelisch belastend durch den frühen Tod der Mutter, die tyrannische Melancholie des Vaters und die inzestuösen Übergriffe des Stiefbruders. Im Bloomsbury-Kreis, in dem unkonventionelle Freigeister über Ästhetik, Literatur und Philosophie debattieren, findet Woolf Zugang zu der Londoner Bohème. Mit dem Schreiben hat sie recht früh angefangen. Ab 1897 führt sie Tagebuch. Im Schreiben versucht sie, sich den "Zusammenhang zwischen dem Selbst und dem schreibenden Selbst" (Lee) zu vergegenwärtigen. In den Worten Woolfs: "Gestern abend (...) hatte ich einen sehr tiefen Gedanken über die Synthese meines Seins: wie nur das Schreiben es zusammensetzt: wie nichts es zu einem Ganzen macht, außer wenn ich schreibe". Bereits 1908 denkt sie darüber nach, "wie ich den Roman reformieren (...) - wie ich das Ganze fassen werde und völlig neue Formen gestalte..." 1915 erscheint ihr erster Roman "Voyage out" mit autobiografischen Kindheits- und Jugenderinnerungen. Der kreativen Phase folgt der Absturz. Virginia leidet an Angstzuständen, verweigert die Nahrung und unternimmt einen Suizidversuch. "Dieses merkwürdige Schwirren der Flügel im Kopf", wie Woolf die ersten Anzeichen dieser Krisen nennt, hat zum ersten Mal eingesetzt. Sie stürzt sich in die Arbeit, verlegt zusammen mit ihrem Mann Leonard russische und französische moderne Literatur in England, schreibt Rezensionen und veröffentlicht 1919 einen weiteren Roman.

"Night and Day" ist konventionell im Stil gehalten, thematisiert aber die Rolle der Frau in der Gesellschaft und ihre Auflehnung dagegen. 1925 erscheint "Mrs. Dalloway", der als "weibliches Gegenstück" zum "Ulysses" von James Joyce gelesen wird. Das Geschehen spielt an einem einzigen Tag in der Londoner Haute volée, deren "Innenleben" vorgeführt und karikiert wird. Aber der Roman folgt keiner bestimmten Handlungslinie, sondern die beschriebene Wirklichkeit entsteht aus den verschiedenen Gedanken- und Erzählperspektiven der Akteure. Sie ist demnach gebrochen, wird in den Empfindungen und Erinnerungen, den Zeitabläufen und Sinnzuschreibungen unterschiedlich wahrgenommen und ausgestaltet. Ein ähnlicher Schreibvorgang findet in "To the Lighthouse" statt, ihrem wohl besten Roman. Es ist die Geschichte einer Malerin und "ihr Unvermögen, ihre Mutter aus der Vergangenheit in die Gegenwart zu übertragen" (Lee), wobei sich die Malerei und die Erinnerung vermischen. Auch hier lässt sich das Geschehen nur über die unterschiedlichen Interpretationen der auftretenden Personen nachvollziehen.

1928 veröffentlicht Woolf zwei Vorträge über weibliche Autorenenschaft. Die materielle Unabhängigkeit sei die Voraussetzung für kreative Freiheit, schrieb sie in "A Room for One's Own", denn: "Eine Frau muss Geld haben und ein Zimmer für sich allein", wenn sie als Künstlerin leben will. In "Orlando" (1928) verarbeitet Woolf die Lebensgeschichte ihrer Freundin Vita Sackville-West in einem opulenten Bilderreigen, der sich über vier Jahrhunderte (von 1586 bis 1928) erstreckt und in einer Geschlechtsmetamorphose Orlando endet, der Schriftstellerin wird. In der bisexuellen Vita, deren Züge Orlando trägt, wird die Zweigeschlechtlichkeit gefeiert.

Trotz des Arbeitspensums "als Waffe gegen den Wahnsinn" fühlt sie sich ab 1935 "ausgewrungen wie ein Scheuerlappen", erträgt das körperliche Gefühl nicht mehr, "als ob ich leise in den Adern trommelte: sehr kalt: hilflos: und verängstigt". An Leonard Woolf schreibt sie wenige Tage vor ihrem Suizid "Ich kann nicht mehr dagegen ankämpfen".

Jhos Levy

Hermione Lee: *Virginia Woolf, Fischer 1999, 1152 S., mit v. Abb., etwa 1500 LUF.*

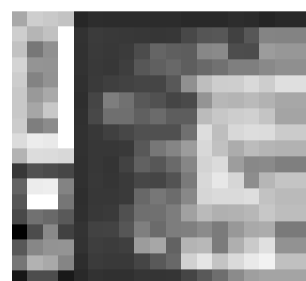


Berceuses basques

(roga) - Si les Basques ont, pour d'autres raisons, la réputation d'être d'humeur plutôt retentissante, la joueuse de harpe et chanteuse

Olatz Zugasti nous réconforte avec des chants seriens. Après son formidable premier disque "kantu baten bila nabil" (1991), cette jeune artiste basque semble avoir concentré ses efforts musicaux au bénéfice sa petite fille, puisque cette deuxième création **bulun bulunka** contient une collection recherchée de berceuses basques. Mais n'ayez pas peur, l'atmosphère est bien-sûr tranquille, mais point destinée à vous endormir. Un jeu de harpe discret, une voix suave, des accompagnements excellents et des arrangements intelligents. Un disque intimiste et attachant sans le chichi new age, avec des chansons vraiment très très belles.

Olatz Zugasti: *Bukun bulunka, Elkarlanean KD-532 (www.elkarlanean.com).*

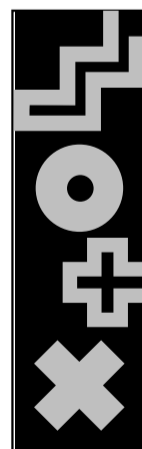


Ombres et frémissements

(pm) - Avec son dernier enregistrement l'OPL, pour l'ultime fois sous la direction de David Shallon, poursuit sa recherche

de partitions oubliées, récentes et majeures (Bloch, Boulanger, Cras, Honegger, Ohana) en nous présentant la "première intégrale" de **Cydalyse et le chèvre-pied**, musique de ballet de **Gabriel Pierné** (1863-1937). Le choix de Shallon de confier la partie vocale au Collège de la cathédrale de Metz fut particulièrement heureux, Pierné étant d'origine messine. A la fois légère et grave, cette partition, sur un livret spirituel de Caillavet et Fiers, nous surprend par l'opulence de son orchestration, ses subtilités rythmiques et son utilisation de modes inhabituels. L'interprétation sublime de l'OPL, juste et éloquente nous permet de mesurer l'originalité et la richesse des musiques du début du XXe siècle en nous plongeant dans une rêverie nocturne, au milieu de bassins et de jets d'eau, entourés d'ombres mystérieuses et du frémissement de la nature. Avec ce disque Maître Shallon nous a légué la Beauté à son état le plus pur.

Timpani 1C1059



Wen's in den Fingern juckt

Lesen Sie die WOXX und ärgern Sie sich dabei manchmal über unseren Schreibstil oder die Auswahl der Themen? Sie würden manches anders schreiben?

Wir lieben konstruktive Kritik. Wenn das auch für Sie gilt, dann sind Sie genau **der/die richtige Freelance** für die WOXX. Wir

suchen (Nachwuchs-) JournalistInnen für den kulturellen Bereich. Unter Kultur verstehen wir nicht nur Theater, Kino und Musik, sondern jegliche Art von Events und Personen, die, in welcher Form auch immer, Kreativität widerspiegeln.

Sollten Sie Lust am Schreiben haben und sich in der Luxemburger Szene auskennen, melden Sie sich bei

Bibine Schulze (Kulturredaktion)

Tel. 29 79 99 14

e-mail: bibine.schulze@woxx.lu